

À LA REDÉCOUVERTE D'UN IMPORTANT ÉDIFICE MÉDIÉVAL DE GASCOGNE CENTRALE : L'ANCIENNE ABBAYE DE LA CASE-DIEU (GERS)

par Christophe BALAGNA *

L'abbaye de La Case-Dieu fut l'une des principales communautés monastiques de Gascogne au Moyen Âge. Malheureusement, son histoire est assez mal connue et les quelques bâtiments conservés sur place ne permettent pas d'en faire une étude approfondie. Néanmoins, la présence de pièces sculptées, socles, bases, colonnes, chapiteaux, tailloirs et clefs de voûtes, entre autres, retrouvées ici et là autour du site, atteste d'une certaine richesse artistique et d'une décoration sculptée réalisée en deux campagnes tout à fait distinctes (1).

Une fondation de l'ordre Prémontré à l'histoire lacunaire

L'ordre prémontré fut créé par saint Norbert vers 1120, dans le Laonnais. Norbert, fils du comte de Xanten, naquit vers 1080. Il embrassa très tôt la carrière ecclésiastique, devint clerc séculier, puis chanoine et chapelain de l'empereur germanique Henri V (1081-1125). Mais, en 1115, il décida de se retirer auprès de communautés de moines, d'abord dans l'abbaye bénédictine de Siegbourg, puis dans le monastère des chanoines réguliers de Rolduc, dans le Limbourg (2). Il mena alors une vie hors du siècle, en pratiquant la pauvreté. Le pape Gélase, puis son successeur Calixte II, en firent un prêcheur, parcourant les campagnes, distribuant la bonne parole, tout comme, au même moment, Robert d'Arbrissel, le fondateur de l'ordre de Fontevault (3).

En 1120, il se fixa dans le diocèse de Laon, s'installant dans la forêt de Vous, au lieu-dit Prémontré. À partir de là, de nombreux disciples le rejoignirent et fondèrent alors l'ordre éponyme. Ses membres sont des chanoines réguliers obéissant à la règle de saint Augustin, vivant en communauté avec des convers, comme dans l'ordre de Cîteaux, mais pratiquant la prédication et participant à l'entretien des églises paroissiales voisines, puisqu'ils sont chanoines. En 1126, Norbert devint archevêque de Magdebourg mais demeura chef de l'ordre prémontré jusqu'en

* Communication présentée le 3 février 2004, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2003-2004 » p. 247.

Je voudrais remercier chaleureusement Monsieur Alain Lagors, professeur d'histoire et de géographie à Plaisance-du-Gers, qui, depuis de nombreuses années, tente d'inventorier les vestiges épars de l'ancien monastère prémontré de La Case-Dieu. Grâce à sa parfaite connaissance de la région et de ses habitants, il a pu retrouver de nombreux éléments sculptés, dont les plus intéressants sont présentés ici. Grâce à lui et aux propriétaires de certaines des œuvres suivantes, il est aujourd'hui possible de mieux apprécier une partie du patrimoine de l'abbaye de La Case-Dieu au Moyen Âge.

1. Certaines des œuvres étudiées ici ont fait l'objet d'une première présentation dans C. Balagna, « Quelques chapiteaux romans et gothiques de l'ancienne abbaye de La Case-Dieu (Gers) », dans *Actes de la 21^e Journée des Archéologues Gersois, (Vic-Fezensac 1999)*, Auch, 2000, p. 100-133.

2. Cf. Marcel PACAUT, *Les ordres monastiques et religieux au Moyen Âge*, Paris, 1993, pp. 134-136 et plus précisément Dominique-Marie DAUZET, *Petite vie de saint Norbert*, Paris, 1995 et Bernard ARDURA, *Prémontrés, histoire et spiritualité*, Centre Européen de Recherches sur les Congrégations et Ordres Religieux, Université de Saint-Étienne, 1995.

3. L'ordre de Fontevault était très présent en Gascogne centrale au XII^e siècle, grâce aux trois monastères de Boulaur, Vopillon et le Brouilh. Cf. en particulier Christophe BALAGNA, *Le monastère de Boulaur (Gers)*, mémoire de maîtrise d'histoire de l'art, Université de Toulouse-Le Mirail, 1992.

1128. À sa mort, en 1134, un très grand nombre de collégiales, d'abbayes et de prieurés avaient vu le jour dans tout l'Occident chrétien, principalement en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, et jusqu'en Terre Sainte (4).

La Gascogne centrale ne fut pas en reste puisque furent fondés l'abbaye de La Case-Dieu vers 1135, et le prieuré de Vic-Fezensac, quelques années plus tard. Ces moines prémontrés étaient des chanoines réguliers dont les principes de vie communautaire étaient pauvreté, travail et prédication, ce qui en faisait un ordre original, démarqué des autres. Mais cela ne les empêchait pas de posséder et de travailler la terre, comme les Cisterciens, et donc d'avoir recours à des laïcs, appelés *fratres laici* ou *conversi*.

L'abbaye de La Case-Dieu connut un franc succès et fit l'objet de nombreuses donations. En effet, les chanoines ne tardèrent pas à essaimer à quelques kilomètres, à Vic-Fezensac, mais également en Espagne où ils fondèrent plusieurs maisons (5). Ils participèrent aussi, dans la seconde moitié du XIII^e siècle et dans la première moitié du siècle suivant, à la fondation des bastides de Marciac, Mourède et Plaisance.

Nous ne savons que peu de choses de l'abbaye elle-même (6). Les Archives Départementales du Gers ne possèdent que quelques documents sur l'abbaye gasconne, et la plupart de ceux-ci ne sont pas antérieurs au XVIII^e siècle (7). La majorité des sources semblent s'accorder sur le fait que l'abbaye aurait été fondée vers 1135 (8) par des moines venus de Laon pour s'installer sur une terre donnée par un seigneur local, Bernard de Troncens. Les moines semblent avoir reçu de très nombreuses donations au cours des XII^e et XIII^e siècles; ils fondèrent le petit prieuré de Vic-Fezensac, l'abbaye de La Capelle, près de Grenade-sur-Garonne en 1154, de La Grâce-Dieu dans le diocèse d'Aire en 1159, et accueillirent dans le monastère les sépultures des comtes de Pardiac et d'Armagnac (9) qui devint le monastère chef de la province de Gascogne.

D'après dom Brugères (10), sous l'abbatiat de Jean I^{er}, évêque d'Aire en 1215, on fit d'importants travaux, en particulier grâce au secours financier de Géraud IV, comte d'Armagnac, qui fit « *réparer et embellir magnifiquement l'église de cette abbaye, laquelle fut ensuite consacrée en 1218 par Garsie de l'Hort, archevêque d'Auch (1214-1226)* ». Il nous apprend également qu'un violent incendie détruisit en 1558 une grande partie des bâtiments de l'abbaye qui subit, douze ans plus tard, en 1570, les assauts des protestants (11).

Il semble pourtant qu'une première église ait précédé celle consacrée en 1218. En effet, l'historien du XIX^e siècle J.-J. Cénac-Moncaut (12), dont les affirmations sont assez souvent sujettes à caution et les hypothèses parfois fantaisistes, rapporte que des éléments en pierre de cet édifice étaient rassemblés dans une propriété des environs de Mirande.

Parmi ceux-ci, on pouvait trouver, dans un pastiche arrangé par un antiquaire, « *le tympan de la première église de La Case-Dieu, formé d'un seul bloc, plein cintre, orné d'un grand monogramme du Christ qui occupe toute la hauteur de l'arc. À droite et à gauche sont deux croix en relief avec le millésime MCLVII en lettres romaines; une ligne de lettres gothiques du XII^e siècle laisse lire à peine les mots: Dedicata est ecclesia... die octobris... kalendas. À quelque distance de ce tympan est un bas-relief incrusté dans un mur, et représentant quatre personnages sans nimbe et à longue robe: il paraît appartenir à l'époque romane. Une belle arcade ogivale, ornée d'un trilobe aigu à l'intrados et surmontée sur la flexion des arcs de fleurs recourbées, surmonte le tympan; deux petites colonnes*

4. Cf. M. PACAUT, *Les ordres monastiques...*, op. cit., p. 136 et B. ARDURA, *Prémontrés, histoire et spiritualité*, op. cit., p. 65-138.

5. Cf. Élie LAMBERT, *L'art gothique en Espagne aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris, 1931, p. 121-126. Un groupe très intéressant de monastères prémontrés est présent en Espagne, surtout en Castille mais aussi en Catalogne et au Pays Basque. En Castille, les fondations les plus importantes sont celles de Retuerta, près de Palencia, d'Aguilar de Campoo, et de Bugedo, près de Burgos.

6. L'ancienne abbaye de La Case-Dieu est située sur la commune de Beaumarchès, dans le canton de Plaisance.

7. Voici la liste des sources les plus intéressantes conservées aux Archives Départementales du Gers, ainsi que la courte bibliographie qui fait référence au monastère: séries H. 5, H. 6, H. 7, H. 99, I. 1764, Q. 237, série 3.E. 2330; dom BESSE, *Abbayes et prieurés*, Paris, 1910; dom Louis-Clément de BRUGÈRES, *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*, Toulouse, 1746; abbé J.-M. CAZAURAN, *Cartulaire de Berdoues*, La Haye, 1905, et *Mirande, souvenirs d'histoire civile et religieuse*, 2 vol., Paris, 1907; J.-J. CÉNAC-MONCAUT, *Voyage archéologique et historique dans les anciens comtés d'Astarac et de Pardiac*, Paris, 1857; abbé A. CLERGEAC, *Chronologie des archevêques, évêques et abbés de l'ancienne province ecclésiastique d'Auch, et des diocèses de Condom et de Lombez (1300-1801)*, Paris, Auch, 1912; abbé Joachim GAUBIN, *Abbaye de La Case-Dieu, depuis la fondation jusqu'à nos jours*, 1^{er} fascicule (de 1135 à 1301), Toulouse, 1903.

8. Pour l'abbé CAZAURAN, *Cartulaire de Berdoues*, op. cit., p. 594, La Case-Dieu fut fondée vers 1138 par l'abbé de Saint-Martin de Laon, l'archevêque d'Auch, Guillaume d'Andozille et Bernard de Troncens, le principal donateur.

9. Cf. dom BESSE, *Abbayes et prieurés*, op. cit., p. 215.

10. Cf. dom L.-Cl. de BRUGÈRES, *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*, op. cit., p. 305-318.

11. *Ibidem*, p. 315-316.

12. J.-J. CÉNAC-MONCAUT, *Voyage archéologique et historique...*, op. cit., p. 101-102.

prismatiques avec feuilles volutes aux chapiteaux, ornent les ébrasements et se continuent en voussures. Le peu de longueur de ses colonnes ne permet d'attribuer cet arc qu'à la niche d'un tombeau du XIV^e siècle » (13).

D'après cette description, il semble qu'une première église ait été construite au XII^e siècle. En effet, la date de 1157 pourrait faire penser à un achèvement de l'édifice dans la première décennie de la deuxième moitié du siècle puisque le tympan d'un portail possédait son décor, composé en partie du monogramme du Christ. De même, l'inscription latine permet de penser que la dédicace s'est faite aux calendes d'octobre. Quant aux éléments décrits plus avant, ils peuvent être attribués sans peine à l'époque gothique. Mais il est très difficile aujourd'hui, en l'absence d'éléments historiques plus précis, d'attribuer ces vestiges au monastère de La Case-Dieu. Nous allons voir que c'est également le cas pour les éléments sculptés qui font l'objet de cette étude. En ce qui concerne les siècles suivants, nous ne savons rien, hormis que le monastère subit sans doute de graves dommages dans la seconde moitié du XVI^e siècle : incendie en 1518, troubles causés par les protestants en 1570 (14). Pourtant, quelques documents conservés aux Archives Départementales du Gers permettent d'en savoir plus sur l'abbaye elle-même (15).

Nous apprenons par exemple qu'une transaction fut passée entre les moines et l'abbé, monseigneur d'Esclassan, le 9 juin 1648 pour « *les réparations de l'abbaye et du clocher abattu par un orage le 28 février* ». Deux ans plus tard, le 11 septembre 1650, un prix-fait fut passé « *pour couvrir ledit clocher* » (16). En 1670, à la mort de l'abbé d'Esclassan, des experts sont nommés pour décider des réparations à effectuer à l'abbaye. Mais le rapport n'est pas détaillé. En tout cas, des travaux ont bien été effectués puisque en 1711, le 17 septembre, de nouveaux experts sont nommés par le Parlement de Toulouse pour estimer les réparations que M. Paul de Curduchesme a fait faire à l'abbaye de La Case-Dieu. Là non plus, malheureusement, nous ne connaissons pas la teneur de ces réparations (17).

Un procès-verbal de visites faites les 15, 16, 17, 18, 19 et 20 juin 1756 (18) permet également de savoir qu'il y avait des réparations à faire à l'abbaye, « *dans l'église, le cloître et le logement régulier de ladite abbaye* » (19). Dans ce procès-verbal, apparaissent quelques éléments très intéressants : « *... on fera recrépir et enduire la voûte de la Croix de l'Eglise du côté du nord jusqu'au clocher, on fera garnir le vide qui se trouve entre ladite voûte et le contrearceau qui s'en détache au milieu qui menace d'une chute prochaine et on fera au contrefort au dehors de la muraille qui soutient ladite voûte, laquelle muraille menace de même de crouler tout prochainement attendu qu'elle est fêlée à jour de crevasser de haut en bas, on fera exhausser et paver le sol de l'entière église jusqu'au pied du sanctuaire pour la garantir de l'eau qui y entre par le dessous, réparer et décorer d'ornements et de nappes les deux autels, [...] et on en fera démolir les autres quatre adossés aux quatre piliers de la nef dont on enterrera dans l'église et le carrelage les quatre pierres sacrées et les vieilles statues pour ne pas les exposer à aucune profanation et on fera recrépir et blanchir les voûtes de l'entière dite église, [...] on réparera dans le chœur les stalles qui en ont besoin ainsi que les vitraux de la Croix de l'Eglise au septentrion de la nef et au midy, [...] on fera mettre les deux couverts du cloître à thuille à canal dans l'ancien goût et celui actuel des deux autres qui règnent le long du grenier de l'église pour en prévenir la chute prochaine ainsi que celles des arceaux et des colonnes de marbre qui les soutiennent, lesquelles sont à moitié renversées au dehors, on fera exhausser et réparer le sol des quatre ailes et on fera déboucher les aqueducs [...] pour qu'il n'y ait plus de la boue accumulée par la trop grande humidité ».*

13. Ces descriptions sont reprises par l'abbé CAZAURAN dans son ouvrage *Mirande, souvenirs d'histoire civile et religieuse, op. cit.*, et par Adrien LAVERGNE, « Les ouvrages historiques de M. l'abbé Cazauban », dans *B.S.A.G.*, 1908, p. 52-59.

14. Un document important est tout de même cité dans la série H. 5, concernant l'inventaire général des titres de l'abbaye réalisé en 1734, et conservé aux Archives Départementales du Gers. En effet, p. 71, il est dit que fut fondée le 29 décembre 1366, par Jean de Ceit, abbé de La Case-Dieu, avec une copie du consentement de son chapitre, une chapelle dite de Ceit dans l'église de l'abbaye.

15. Cf. série 3.E. 2330, 1759, f^o 543, 554, 560-564, 567 : il s'agit de textes relatifs au conflit entre l'abbé Deviemme, abbé commendataire de La Case-Dieu et les moines du monastère au sujet des restaurations et des réparations à entreprendre. Cela porte bien entendu sur les responsabilités incombant aux deux parties lorsqu'il faut payer les réparations à effectuer aux bâtiments. Cf. série H. 5 : inventaire général des titres de l'abbaye réalisé en 1734 ; série H. 6 : reconnaissances féodales de l'abbaye de La Case-Dieu (1417-1502) ; série H. 7 : fragment d'un procès-verbal d'élection d'un abbé au XVI^e siècle ; série H. 99 : procès-verbaux de visite des réparations à faire dans l'abbaye (14 juin 1752, 15 au 20 juin 1736, 18 janvier 1759) ; série Q. 237 : district de Nogaro (1790-An II), meubles et bibliothèques des églises et couvents.

16. Cf. série H. 6, p. 42.

17. *Ibidem*, p. 43.

18. Cf. série H. 99.

19. Quelques années plus tôt, le 14 juin 1752, on notait que « *les réparations dans l'intérieur du monastère sont immenses ; elles sont des plus nécessaires et pressentes. Il y a à craindre quelque croulement. L'on ne saurait convenir de n'en faire d'abord qu'une partie. Les réparations ont commencé mais n'ont pu continué, faute d'argent. Il faudrait 10000 livres. Ce qu'il y a d'inutile dans les bâtiments a été supprimé : c'est-à-dire la vieille abbatiale, par arrêt du conseil privé du roy, et la moitié du grand dortoir par une ordonnance de monsieur le vicaire général de la province* ».

Le 21 juin, une estimation des réparations est réalisée, en présence d'experts laïques et ecclésiastiques (20). On peut lire que « *la vieille abbatiale est déclarée tombée en ruines de vétusté. Les dits Sieurs Prieur et Religieux de la dite abbaye seront tenus comme l'obligent de faire les réparations suivantes. Ils feront mettre les deux couverts du cloître, au Midy et au levant du monastère, à tuilles à canal dans l'ancien goût conforme à celluy des deux autres ailes dudit cloître qui regnent le long du grenier de l'église. L'ancien dortoir sera réparé, les murailles en seront relevées, comme elles l'étaient avant l'incendie et le trouble en la Religion, jusqu'au cordon qui subsiste encore au dehors de la partie en la croix de l'église où l'horloge se trouve et attenante au dortoir au Midy, dans la muraille du cloître, une autre porte pour aller à l'église. Et pour faire lesd. constructions, lesd. Sieur Prieur et Religieux pourront se servir des matériaux qui proviendront des démolitions de l'ensemble de ladite vieille abbatiale et fourniront ceux qui manqueront* ». La vérification du procès-verbal eut lieu le 5 août 1759 (21). Ces réparations furent effectuées en partie en 1760 et les années suivantes (22).

On peut dès lors émettre quelques hypothèses sur le plan de l'église abbatiale : celle-ci comporte sans doute un transept, appelé « Croix de l'église » (23). Le bras nord de ce transept était voûté, peut-être d'ogives car « le vide qu'on doit garnir entre ladite voûte et le contrearcade » pourrait correspondre à un voûtain, c'est-à-dire un compartiment de la voûte qui a été abattu ou qui s'est écroulé, peut-être lors des troubles occasionnés par les protestants en 1570. De même, il semble que la croisée du transept soit surmontée du clocher de l'église et que les deux murs pignons des bras de transept soient percés de baies. L'église, d'après certains éléments, paraît être entièrement voûtée de pierre. Quant au cloître, on note que les quatre galeries sont encore debout mais qu'elles semblent avoir subi de nombreux outrages : couverture éventrée, supports renversés.

En 1790, on s'apprête à démanteler le monastère et ce qu'il reste de ses biens mobiliers et immobiliers. Cette année-là, dom Gaspard, prieur de La Case-Dieu, donne la somme de 15000 livres à la recette de Nogaro (24). L'année suivante est rédigé un document intéressant qui porte la date du 16 février 1791. Il s'agit du procès-verbal d'expertise des biens de l'abbaye (25). S'il mentionne surtout les pièces de terre, vignes, fermes, métairies, moulins... appartenant aux Prémontrés, il comporte également quelques lignes sur le site de l'abbaye, dont la maison abbatiale est appelée *manoir*, « *divisé en salles, sallons, chambres, antichambres haut et bas, boulangerie, escaliers, greniers, galetas, les caves, écuries, volières, pigeonnier, y compris celluy séparé qui est au midi du manoir, le portail en fer, le puits de la basse-cour, la forge, le cloître, l'église, le clocher, [...] le tout construit sur des murs en pierre, moellon, de tail, en brique, en marbre, à chaux et sable, le tout couvert de thuille à canal, crochet, et de petits morceaux de bois, le tout en bon état, estimé 14000 livres* ». On peut donc encore une fois s'assurer de la présence d'un certain nombre de bâtiments, encore en bon état, pouvant appartenir à l'époque médiévale : l'église, le clocher, le cloître. Un peu plus tard, le 20 juin 1791, est réalisé l'inventaire de la bibliothèque de La Case-Dieu. 399 ouvrages sont répertoriés et prennent le chemin de Nogaro afin d'y être conservés avant d'être vendus aux enchères.

Il ne reste pratiquement rien du monastère, vendu comme bien national un mois plus tard (26) et démantelé tout au long du XIX^e siècle (27). Seul un bâtiment est encore en place. Il est en brique et est percé d'ouvertures en façade

20. A.D. Gers, série 3.E. 2330, p. 560.

21. Au sujet de cet acte, le prieur s'engage à payer dans un délai de quatre ans et quatre paiements la somme de 3000 livres au syndic et religieux de l'abbaye.

22. La réception des travaux eut lieu le 19 avril 1763.

23. Il est intéressant de remarquer que les abbayes espagnoles de Retuerta et Aguilar possèdent elles aussi un transept, voûté d'ogives à Retuerta et voûté en berceau brisé à Aguilar de Campoo.

24. A.D. Gers, Q. 237, district de Nogaro (1790-An II), meubles et bibliothèques des églises et couvents. On peut voir que cette somme très importante témoigne de l'envergure de la communauté des Prémontrés de La Case-Dieu.

25. A.D. Gers., Q.237.

26. A.D. Gers, dossier archéologique Beaumarchès : « *La maison abbatiale et tout le manoir contigu de La Case-Dieu, ordre des Prémontrés, le cloître, l'église, le clocher, etc., le tout construit en pierre moellon et de taille, en brique et marbre, plus toutes les possessions de ladite abbaye situées dans le district de Nogaro, vendus le 12 juillet 1791, au sieur Fondeville, de Tarbes, moyennant 250, 100 livres* ».

27. Cf. Alexandre DUCOURNEAU, *La Guienne historique et monumentale*, Bordeaux, 1844, t. II. Une gravure, du milieu du siècle dernier, montre la destruction de certains des bâtiments, en partie disparus aujourd'hui. Seul le bâtiment situé au premier plan à droite, et dans lequel on devine l'emplacement du portail, a subsisté. D'ailleurs, aucune pièce graphique n'est susceptible de mieux nous renseigner. En effet, le plan cadastral le plus ancien de la commune de Beaumarchès a été levé le 1^{er} février 1834. Si la parcelle portant la mention *Lacazedieu* est d'une grande surface, les bâtiments mentionnés correspondent tout à fait à la gravure de Ducourneau, datant des années 1844. On peut légitimement penser que la démolition des bâtiments de l'abbaye et leur utilisation à des fins de carrière a commencé dès les dernières années du XVIII^e siècle. En 1834, il ne reste absolument rien d'un quelconque bâtiment pouvant remonter à l'époque médiévale.

qui pourraient appartenir au XVIII^e siècle. À la base, on remarque les vestiges d'un ancien portail dont une partie des piédroits est encore visible: il s'agit d'une série de trois bâtons brisés de forme torique, disposition rare dans la région gasconne, cantonnés de part et d'autre de blocs de pierre taillée. Au-dessus, un rouleau de forme quadrangulaire, de profil brisé, en brique, surmonte la partie centrale dans laquelle l'ouverture primitive a été comblée et transformée en fenêtre.

Plusieurs hypothèses s'offrent à nous: soit il s'agit de l'emplacement primitif d'un portail aux trois-quarts disparu, soit il s'agit des vestiges d'une porte « du XII^e siècle, située dans un des corridors de l'abbaye de La Case-Dieu » (fig. 1) dessinée en 1841 (28), démantelée, et dont les piédroits auraient été réemployés à leur place actuelle. Enfin, il pourrait également s'agir d'un autre portail, comparable à celui dessiné en 1841. En l'état actuel des connaissances, il est bien difficile de se montrer plus affirmatif, en particulier du point de vue chronologique. En effet, en l'absence d'autres éléments de comparaisons, il est très difficile de l'attribuer au XII^e ou au XIII^e siècle.

Sur le dessin de 1841, dont on ne peut vérifier l'exactitude, certains éléments peuvent faire penser au XII^e siècle: les tailloirs imposants décorés de motifs de vannerie à gauche, de copeaux à droite, l'archivolte unique en plein cintre, dont l'intrados semble couvert de motifs de billettes. En revanche, l'extrados de l'arc, constitué d'une série de plaques de forme trapézoïdale, plaquées contre le mur de façade et sculptées d'animaux, communs et fantastiques, et d'un moine vêtu d'une ample coule, tenant un livre dans sa main gauche et esquissant un geste de salut de la main droite, fait plutôt penser à une réalisation étrangère à la région, plus en accord avec ce qui se fait dans l'ouest de la France, en Angoumois, en Poitou, en Anjou (29). Mais encore une fois, il ne faut pas s'arrêter à ce témoignage, intéressant car rare, mais auquel on ne peut malheureusement accorder foi.

En revanche, les éléments sculptés disséminés un peu partout autour de La Case-Dieu, sur la commune de Beaumarchès ou plus loin, permettent de se montrer plus catégorique, en particulier sur le plan chronologique. En effet, nous allons voir qu'il est possible, à la suite d'une étude détaillée des œuvres les plus intéressantes, de rattacher celles-ci à des formes artistiques connues, et donc de faire la lumière sur l'architecture et le décor de l'église et du cloître à certains moments de leur histoire

Une sculpture prégothique d'influence cistercienne

Toutes les pièces retrouvées autour de Beaumarchès que l'on peut attribuer à l'ancienne abbaye de La Case-Dieu appartiennent à deux séries parfaitement distinctes l'une de l'autre, bien qu'étroitement liées. La première se compose de beaux morceaux de sculptures, en particulier des chapiteaux, mais aussi de pièces simplement taillées



FIG. 1. ABBAYE DE LA CASE-DIEU, portail roman en 1841? Dessin, A.D. Gers, dossier « Beaumarchès ».

28. Ce dessin, non daté, est conservé aux Archives Départementales du Gers, dans le dossier Beaumarchès.

29. Le lien entre La Case-Dieu et ses fondations espagnoles apparaît ici à nouveau. En effet, certaines sculptures du transept de l'église d'Aguilar évoquent l'Anjou. Cf. É. LAMBERT, *L'art gothique en Espagne...*, op. cit., p. 124.

ou moulurées : fûts entiers ou cassés de colonnettes, tambours de demi-colonnes, socles, bases, éléments encore non identifiés. Ces vestiges appartiennent à une première phase de constructions et d'embellissements des bâtiments de l'abbaye à la fin de l'époque romane.

Deux fragments d'élévation sont parfaitement conservés aujourd'hui et ont été réutilisés à des fins décoratives à l'entrée de l'église de Marciac et de part et d'autre du portail d'entrée d'une maison de maître du village de Labatut-Rivière, communes situées à quelques kilomètres de distance de Beaumarchès.

La façade occidentale de l'église paroissiale de Marciac a été remaniée en 1874 (30) et le porche d'entrée a alors reçu à l'extérieur un décor composé d'éléments en pierre provenant de l'ancienne abbaye de La Case-Dieu. Il s'agit de sveltes demi-colonnes jumelles à tambours, engagées dans un dosseret, et possédant encore leur socle, leurs bases, leurs chapiteaux et leurs tailloirs (31). Elles encadrent la voie d'accès occidentale – aujourd'hui inutilisée – à l'église. Le support de droite comporte une plinthe moulurée d'un chanfrein concave sur laquelle s'appuient les deux bases jumelles faisant partie du socle rectangulaire surmonté du large dosseret. Nous y retrouvons la scotie encadrée d'un tore supérieur assez fin et d'un tore inférieur plus épais et légèrement aplati, tous deux agrémentés d'une fine rainure demi-cylindrique, comme cela se voit sur la plupart des bases appartenant à l'époque romane.

De l'autre côté de la façade, ces dernières ont fait l'objet d'un traitement plus fin : le tore supérieur, qui se continue à la base du dosseret, adopte la forme d'un cordon strié, tandis que le tore inférieur est composé de motifs quadrangulaires à enroulements avec griffes dissemblables aux angles du socle. Remarquons que si le décor du tore supérieur se continue au niveau du dosseret, celui du tore inférieur se cantonne simplement aux bases. Cette décoration minutieuse atteste probablement d'une volonté d'individualiser les supports les uns par rapport aux autres. Il reste néanmoins à essayer de retrouver l'origine et la filiation de ce type d'ornement, peu présent en Gascogne centrale.

Les quatre colonnes évoquées plus haut, reliées deux à deux, sont surmontées d'un ample chapiteau sommé d'un abaque rectangulaire sur lequel repose un large tailloir simplement mouluré, ne comportant aucun décor. Signalons d'emblée que les dimensions, la structure générale et le décor des deux éléments sculptés sont rigoureusement identiques.

Sur chaque chapiteau, les corbeilles sont simplement épannelées et couvertes de feuilles d'eau lisses en très légère saillie, à nervure centrale, et dont la courbure supérieure est agrémentée d'une pomme de pin plus ou moins large selon l'emplacement qu'elle occupe. En effet, la face latérale est occupée par une feuille d'eau lisse à petite pomme de pin placée dans le prolongement du fût de la colonne, tandis que dans l'entrecolonnement, la feuille se rétrécit mais donne naissance à une pomme de pin plus volumineuse, ce qui permet de respecter le rythme général du décor du chapiteau (fig. 2).

Effectivement, les angles de la corbeille et les faces latérales sont sculptés de feuilles à nervure centrale d'où naissent de fines digitations taillées en creux et disposées en arêtes de poisson. Elles s'épanouissent depuis l'astragale de chaque côté de la nervure centrale, plus marquée que sur les autres feuilles, jusque sous l'abaque sous lequel s'accroche à nouveau une pomme de pin. Ces feuilles bien particulières sont des feuilles de fougère qui apparaissent dans la sculpture monumentale cistercienne à la fin du XII^e siècle et se diffusent un peu partout dans les années 1200 et dans les premières années du XIII^e siècle. On en rencontre en effet, sur quelques-uns des chapiteaux du cloître disparu de l'abbaye cistercienne de l'Escaladieu en Bigorre (32), et surtout sur des chapiteaux provenant de l'abbaye de Grandselve (33). En Gascogne centrale, on en trouve également un exemplaire dans l'ancienne salle capitulaire de la cathédrale d'Auch, construite sous l'épiscopat d'Amanieu I^{er} d'Armagnac, entre 1226 et 1242 (34). De même, sur les chapiteaux du portail occidental de l'église de Notre-Dame du Bourg à Rabastens, mis en place vers 1200, on remarque, plaquées directement sur le fond de la corbeille, les mêmes feuilles de fougère, au relief plus accentué, parfois disposées en deux ou trois couches superposées (35).

30. A.D. Gers, série V. 234.

31. L'ensemble mesure environ 8 m de haut.

32. Cf. Christophe. BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, thèse sous la direction de Madame le Professeur Michèle Pradalier-Schlumberger, Université de Toulouse-Le Mirail, 2000, t. I, p. 56-101. Pour une bibliographie plus complète sur l'Escaladieu, cf. t. II, p. 468-496.

33. Cf. Daniel CAZES, *Sculptures de l'abbaye de Grandselve et de la cathédrale de Toulouse au XIII^e siècle*, Catalogue d'exposition, Musée des Augustins, Toulouse, 1974.

34. Cf. Françoise BAGNÉRIS, *La cathédrale d'Auch et son quartier des chanoines*, Paris, 1983, p. 167-173 et C. BALAGNA, *L'architecture gothique...*, op. cit., p. 98-101.

35. Mais ici, elles servent encore d'arrière-plan à des compositions historiées. Cf. Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique, XIII^e-XIV^e siècles*, Toulouse, 1998, p. 14-16, 22.



FIG. 2. MARCIAC, ÉGLISE PAROISSIALE, façade occidentale. Deux chapiteaux remployés provenant de La Case-Dieu. Cliché C. Balagna.



FIG. 3. LABATUT-RIVIÈRE. Deux chapiteaux remployés provenant de La Case-Dieu. Cliché C. Balagna.

L'autre ensemble remarquable est constitué par les vestiges remployés de part et d'autre du portail d'entrée principal menant à un pavillon de chasse des XVIII^e et XIX^e siècles de Labatut-Rivière, commune située à quelques kilomètres à l'ouest de Beaumarchès. On peut en effet y admirer deux séries de colonnes jumelles à tambours, engagées dans un dossier et surmontées de leurs chapiteaux doubles et de leur tailloir. Elles prennent appui sur des bases posées, en revanche, sur un socle moderne (36). Les éléments les plus intéressants sont les chapiteaux doubles, visiblement dans un excellent état de conservation. Ils sont assez volumineux et possèdent un décor plutôt sobre : à la structure faiblement tronconique de la corbeille est assujettie une seule rangée de feuilles lisses à double nervure centrale se terminant en palmettes renversées sous la partie supérieure de la feuille d'angle. Au niveau de la liaison entre les deux corbeilles, une pomme de pin marque le centre de la composition, jouant le rôle de temps faible entre les deux palmettes. L'abaque est, quant à lui, simplement rythmé par de petits clous carrés disposés en frise (fig. 3). Nous pouvons retrouver l'ensemble de cette élévation et les différents éléments de décor sur la façade occidentale de l'église paroissiale de Marciac, à la différence près qu'à Marciac les pommes de pin sont omniprésentes sur les corbeilles et que l'abaque est entièrement lisse.

Dans une ferme de Beaumarchès, nous trouvons, encastré dans un mur de la grange, un élément en pierre encore identifiable. Il s'agit d'un socle rectangulaire, peu épais et légèrement mouluré, dans lequel viennent s'engager deux socles semi-circulaires surmontés de deux bases cylindriques pour colonnes jumelles. Leur profil est encore une fois typique des productions du XII^e siècle et du début du XIII^e siècle : une scotie profonde encadrée par deux tores épais agrémentés de fines baguettes aplaties. Ce pourrait être le fragment d'un support engagé dans un dossier, car les dimensions correspondent aux socles et bases de Marciac et de Labatut-Rivière. Dans une autre ferme de la commune, un socle en pierre est lui aussi conservé. Il est de forme circulaire et surmonté d'une base pour support cylindrique. Si le profil est assez semblable à l'élément précédent, la composition d'ensemble est plus soignée. En effet, le tore inférieur est plus large que le tore supérieur et un cordon circulaire formé de stries obliques, faisant penser à des sortes de tresses, fait la jonction entre le socle et la base de la colonne. Ce traitement rappelle celui des bases des colonnes jumelles placées à gauche sur la façade de l'église de Marciac. Ici, nous avons peut-être affaire à une colonne libre placée à la retombée d'un ou de plusieurs arcs et la disposition du support reçu par cette base pourrait se rapprocher de celui placé au centre de la sacristie de l'abbaye cistercienne de Flaran, où une pile quadrilobée accueille le départ des arcs doubleaux séparant les quatre travées formant cette sacristie de plan carré (37).

Ces différents éléments que nous venons d'étudier attestent certaines correspondances d'ensemble – matériau, structure, dimensions, moulurations – et des parentés de décor. Il s'agit donc d'éléments provenant d'un même lieu,

36. Il manque vraisemblablement les premiers tambours des demi-colonnes car l'ensemble est moins haut qu'à Marciac. À l'origine, on peut penser que les deux séries de colonnes jumelles de Labatut-Rivière étaient de même hauteur que celles de Marciac et donc appartenaient à une même élévation.

37. Il s'agit bien sûr d'une hypothèse car seule la base est conservée. Chronologiquement, cela pourrait correspondre car la sacristie de Flaran appartient aux dernières années du XII^e siècle. Cf. C. BALAGNA, *L'architecture gothique...*, op. cit., p. 78-92.

et la disposition, la hauteur, les dimensions et la décoration des vestiges de Marciac et de Labatut-Rivière autorisent à penser qu'ils appartenaient à l'église abbatiale de La Case-Dieu. En effet, la mise en place de ces éléments à ces deux endroits permet sans doute d'apprécier une partie de l'élévation de l'église abbatiale romane. On peut alors envisager une élévation imposante, du moins pour le vaisseau central, sans doute voûté, en tout cas surmonté d'une série d'arcs doubleaux, en plein cintre ou de profil brisé, reliant les travées les unes aux autres en s'appuyant sur des colonnes doubles, hautes et engagées soit dans les dossierets de piliers composés séparant le vaisseau central de bas-côtés, soit, dans le cas d'une nef à vaisseau unique, dans des pilastres placés contre les murs latéraux, soit dans les dossierets des grandes arcades séparant les différentes travées les unes des autres. Certaines des bases de ces colonnes n'avaient reçu aucun ornement particulier, tandis que d'autres ont fait l'objet d'un certain soin – cordon tressé, série d'enroulements, griffes d'angle – original et assez rare en Gascogne centrale à l'époque romane pour être signalé. On pourrait également envisager que ces colonnes et ces chapiteaux doubles aient supporté des arcs doubleaux, ou des grandes arcades, à doubles rouleaux, le rouleau intérieur reposant sur les tailloirs des chapiteaux des colonnes et le rouleau extérieur prenant appui sur le dossieret. Cela renforcerait l'hypothèse d'une voûte de pierre placée au-dessus du vaisseau.

Un édifice de Gascogne centrale encore debout aujourd'hui présente ce type d'élévation. Il s'agit de l'église abbatiale de l'ancienne abbaye cistercienne de Flaran, située près de Condom. Fondée vers 1151, la communauté cistercienne de Flaran a, semble-t-il, entrepris la construction des principaux bâtiments monastiques dans la deuxième moitié du XII^e siècle et dans le premier quart du siècle suivant (38). L'abbatiale se compose d'une nef de trois vaisseaux de trois travées séparés par des piliers cruciformes cantonnés de demi-colonnes engagées surmontées de chapiteaux doubles réunis sous un unique tailloir. Le vaisseau principal et le collatéral sud sont voûtés en berceau brisé tandis que le collatéral nord, terminé plus tard, est voûté d'ogives quadripartites. Si l'on regarde en détail cette élévation (39), on remarque de nombreuses ressemblances avec les éléments provenant de La Case-Dieu, en ce qui concerne les proportions d'ensemble, les dimensions, la mouluration des bases, socles et tailloirs, mais aussi la décoration des chapiteaux. On peut donc envisager que la construction de la nef de l'église cistercienne de Flaran ait servi de modèle pour l'édification de la nef de l'église du monastère prémontré de La Case-Dieu. Les Cisterciens, particulièrement bien implantés dans le Midi de la France, et en particulier en Gascogne, s'y sont installés dans la première moitié du XII^e siècle et ont commencé la construction de leurs bâtiments dans la foulée, jusqu'au début du siècle suivant. Tout naturellement, le monastère de La Case-Dieu, fondé vers 1135, s'est inspiré des constructions d'autres communautés monastiques, comme les Cisterciens.

Cette « filiation » cistercienne, visible dans l'élévation, l'est aussi dans la décoration des chapiteaux et dans la sobre mouluration des tailloirs. Comme nous avons pu le voir plus haut, le décor des chapiteaux de Marciac et de Labatut-Rivière évoque parfaitement la sculpture cistercienne : disparition des motifs historiés, prédominance d'une flore basée sur l'utilisation de la feuille lisse parfois accompagnée de pommes de pin, profil tronconique des corbeilles. D'autres pièces, provenant elles aussi de La Case-Dieu, permettent de renforcer ce lien étroit entre l'abbaye de La Case-Dieu et les constructions cisterciennes (40).

C'est le cas d'une pièce remarquable située à Beaumarchès même, dans une demeure privée du village. Elle se présente sous la forme d'un chapiteau double posé sur une partie de son support primitif et remployé en tant que soubassement d'évier (fig. 4). Il s'agit d'une œuvre, elle aussi parfaitement conservée, appartenant aux séries précédentes de Labatut et de Marciac. Les dimensions sont imposantes, la corbeille est volumineuse (41). Le décor

38. Pour la chronologie des différentes campagnes de construction, *ibidem*, p. 56-101.

39. L'étude d'ensemble la plus complète à ce jour a été réalisée par Cécile PÔTEL, *L'abbaye de Flaran*, mémoire de DEA, Université de Toulouse-Le Mirail, 1998.

40. Lorsqu'on examine les vestiges des abbayes de Prémontrés d'Espagne, on s'aperçoit de la ressemblance que ces dernières entretiennent avec les hypothèses formulées quant au plan, à l'élévation, au voûtement et à la décoration de l'église abbatiale de La Case-Dieu. À Retuerta et à Aguilar de Campoo, on retrouve les chapiteaux doubles placés au-dessous d'un tailloir unique chanfreiné et disposés au-dessus de demi-colonnes engagées recevant les doubleaux. Les chapiteaux sont généralement ornés de feuillages très simples, bien que parfois des compositions plus complexes, à base de figures humaines et animales, évoquent l'influence de la dernière sculpture romane espagnole, en particulier par l'entremise de Silos. L'église d'Aguilar, terminée en 1213 et consacrée en 1222, pourrait donc être contemporaine de celle de La Case-Dieu.

41. Dimensions du chapiteau : corbeille : 36 cm de haut ; astragale : 4 cm de haut ; tailloir : 90 cm de long, 33 cm de large, 8 cm de haut ; colonnes : 27 à 28 cm de diamètre. Il n'a pas été possible, pour des raisons pratiques, de mesurer les chapiteaux et les tailloirs de Marciac et de Labatut. Néanmoins, on peut penser que les dimensions de tous ces chapiteaux doubles sont identiques.

quant à lui, se rapproche plus des exemples de Marciac que de ceux de Labatut-Rivière : structure tronconique, larges feuilles d'eau lisse à double nervure médiane et pommes de pin sur la face principale. Sur les faces latérales, se sont substituées aux feuilles lisses des feuilles de fougère dont les folioles sont symétriquement disposées de part et d'autre de l'axe principal. La pomme de pin y est plus grande. En revanche, l'abaque marqué de clous carrés renvoie plutôt à Labatut.

D'autres chapiteaux, cette fois-ci un peu différents ont été retrouvés à différents endroits sur la commune de Beaumarchès. Au lieu-dit « Pagès », est conservée une œuvre bien plus volumineuse que les précédentes, engagée dans le bloc dont elle a été dégrossie (42). Le décor y est légèrement différent : les angles de la corbeille sont formés de deux feuilles lisses très recourbées surmontées de volutes d'angle assez grossières. Au centre de la face principale, une autre feuille lisse se recourbe plus légèrement et se termine par une palmette renversée à quatre feuilles liées par un cordon. Au-dessus, le dé médian est en saillie et lisse.

Ce chapiteau, qui appartenait probablement à l'église abbatiale de La Case-Dieu, est lui aussi un témoin de l'influence de modèles cisterciens contemporains. En effet, sa structure et son décor évoquent un chapiteau provenant de l'ancienne abbaye cistercienne de Berdoues, fondée en 1142 et dont la majorité des bâtiments monastiques a été édifiée, comme à Flaran, dans la deuxième moitié du XII^e siècle et le premier quart du siècle suivant (43), et remployé comme support de croix sur la place du village de Berdoues. Même si ce dernier chapiteau est sculpté sur ses quatre faces, car placé sur une colonne libre, on y retrouve les feuilles lisses, disposées ici en deux niveaux superposés, surmontées aux angles, directement sous le tailloir, de volutes naissant au-dessus de la feuille disposée au milieu de la composition. On retrouve aussi le dé médian saillant et dépourvu de tout ornement (44).

Le chapiteau de Pagès permet à nouveau de proposer une hypothèse quant à son emplacement d'origine. Ses dimensions imposantes et surtout sa structure évoquent encore une fois l'église abbatiale de Flaran. En effet, les supports des collatéraux de la nef sont des demi-colonnes engagées dans des pilastres et demi-colonne et pilastre reçoivent l'arc doubleau à double rouleau. Le chapiteau que nous conservons a pu lui aussi être placé au-dessus d'une demi-colonne engagée dans un pilastre. On pourrait donc envisager que l'église abbatiale de La Case-Dieu ait possédé une nef de trois vaisseaux dans laquelle les élévations du vaisseau central et des bas-côtés auraient été en partie calquées sur celles de Flaran.

Sur un monument construit au XIX^e siècle au lieu-dit « Cayron » à Beaumarchès, a été remployé un chapiteau comparable, mis à part qu'il est sculpté sur ses quatre faces et surmonté d'un tailloir cruciforme dont la partie inférieure est décorée d'une étroite frise de clous rectangulaires, comme sur les abaqués des chapiteaux de Labatut-Rivière et du chapiteau remployé dans une cuisine (45). De l'astragale naissent toujours des feuilles lisses, aux nervures latérales et médiane bien marquées se terminant aux angles en volutes plus développées que sur le chapiteau précédent. La partie centrale de chaque face est constituée d'une feuille plus étroite se terminant en une palmette renversée à trois feuilles cantonnée de deux petites volutes. À nouveau, nous pouvons effectuer des rapprochements entre ce chapiteau et d'autres provenant de l'abbaye cistercienne de Berdoues. À Sauviac, petit village proche de Berdoues, ont été remployés sur la croix du village deux chapiteaux doubles, appartenant vraisemblablement au cloître des moines cisterciens (46). Malgré quelques différences de structure et de décor, apparaît néanmoins un élément commun : la palmette renversée dont les nervures sont liées à la feuille par un petit cordon d'où naissent aux extrémités deux petites volutes.



Fig. 4. BEAUMARCHÈS. Chapiteau double. Cliché C. Balagna.

42. Dimensions du chapiteau : environ 40 cm de haut, 65 cm de long sous le tailloir et 59 cm de large sous le tailloir.

43. Cf. C. BALAGNA, *L'architecture gothique...*, op. cit., p. 56-101.

44. *Ibidem*, p. 94-97.

45. Dimensions du chapiteau : 56 cm de haut, 59 cm de long et 59 cm de large sous le tailloir. La corbeille mesure environ 40 cm de haut, l'astragale 7 cm d'épaisseur et le tailloir 8 cm de haut.

46. Cf. C. BALAGNA, *L'architecture gothique...*, op. cit., t. I, p. 95-97.

Avec ces quelques éléments sculptés – socles, bases, chapiteaux, tailloirs – nous pouvons déjà nous faire une meilleure idée du décor sculpté de l'abbaye de La Case-Dieu. Tout d'abord, l'examen de détail permet d'attribuer tous les vestiges à la fin de l'époque romane et plus précisément à la deuxième moitié du XII^e siècle et à la première moitié du XIII^e siècle. Les bases, au profil caractéristique, correspondent en tous points à ce qui se fait ailleurs en Gascogne et dans les régions voisines à la même époque (47). Deux d'entre elles témoignent même d'un soin particulier, assez rare pour la majorité des monuments gascons romans contemporains. Les chapiteaux, quant à eux, datent probablement de l'extrême fin du XII^e siècle ou du premier quart du siècle suivant. Là aussi, leur étude détaillée permet de mesurer sous un nouveau jour toute l'influence des modèles cisterciens.

En effet, jusqu'ici, peu de monuments de la Gascogne centrale semblaient avoir subi un quelconque ascendant des moines blancs dans le domaine artistique. Les vestiges de la salle capitulaire de la cathédrale d'Auch, sans doute construite dans le deuxième quart du XIII^e siècle, en constituent le meilleur exemple. Ce bâtiment témoigne de la diffusion des techniques de construction et du décor des moines bourguignons. On peut y voir des voûtes d'ogives constituées de nervures en briques de forme torique, des retombées en sifflet à l'intérieur des supports, l'absence de véritables clefs de voûte et la mise en œuvre d'un décor austère, à base d'éléments végétaux – feuilles d'eau, feuilles lisses, feuilles à boules – particulièrement présents dans les bâtiments cisterciens.

Aujourd'hui, grâce aux chapiteaux retrouvés de l'ancienne abbaye de La Case-Dieu, on remarque que cette sculpture ornementale a été prise pour modèle. Les chapiteaux de Pagès et de Cayron, à base de feuilles lisses recourbées et de palmettes renversées, mais surtout les chapiteaux remployés à Marciac, à Labatut-Rivière et dans une demeure privée de Beaumarchès, sont véritablement d'influence cistercienne. En effet, l'utilisation de la feuille de fougère, visible en particulier à Flaran et à l'Escaladieu, montre le succès d'un tel motif, bientôt adapté dans d'autres édifices du Midi. Tout cela témoigne du rôle important joué par les moines cisterciens dans la genèse de la sculpture gothique méridionale. Ce motif végétal, sculpté « au naturel » montre que les artistes des années 1200 se démarquaient petit à petit des compositions romanes pour se rapprocher un peu plus des modèles septentrionaux contemporains soucieux de donner une place plus grande à la flore généralisée et aux motifs végétaux. Nous voyons donc ici, à La Case-Dieu, vers 1200, l'influence de la sculpture cistercienne et ses modes de diffusion. En effet, les tailloirs sont entièrement nus et ne comportent plus aucun ornement. Quant aux chapiteaux, ils sont mis en valeur par un décor végétal qui ne sert plus de support à des compositions historiées et la corbeille adopte de plus en plus une structure cylindrique. La feuille d'eau constitue l'essentiel du décor : légèrement recourbée dans sa partie supérieure, elle soutient une pomme de pin au rendu très naturaliste, tandis qu'aux angles on dispose des feuilles de fougère qui annoncent par leur qualité la flore généralisée de l'époque gothique. D'autres chapiteaux témoignent de cette influence. Tout cela pourrait correspondre à la date de consécration de 1218 donnée par Dom Brugèles (48).



FIG. 5. BEAUMARCHÈS, la clef de voûte. Cliché C. Balagna.

Cette influence cistercienne, dont nous venons de voir qu'elle est particulièrement vivace dans les fragments d'élévation et la décoration des chapiteaux, apparaît également sur une œuvre provenant sans doute de La Case-Dieu. Remployée en façade d'une maison de Beaumarchès, elle ressemble à une clef de voûte dont il manque, assez bizarrement, les départs de nervures, bien que deux éléments rectangulaires opposés sur le haut de la clef puissent passer pour deux fragments de ces nervures, d'ailleurs légèrement décorés (fig. 5). On pourrait alors émettre l'hypothèse que cette clef a été utilisée sur une voûte en cul-de-four et que les deux départs de nervures ont rejoint les deux bases d'un arc d'entrée. En dépit de ces réserves quant à l'emplacement de cette clef de voûte, on peut encore une fois découvrir des analogies entre cet élément d'architecture dont la partie centrale évidée a été décorée d'une étoile à six branches, simplement gravée dans la pierre et disposée à l'intérieur d'un encadrement de forme torique, et certains exemples de clefs de voûtes situées elles aussi dans des édifices cisterciens de Gascogne.

47. Dans les abbayes cisterciennes de Gascogne, à Berdoues, à Flaran, ainsi qu'au premier étage du clocher-porche de Moissac construit dans la première moitié du XII^e siècle, on retrouve ces types de bases.

48. Cf. dom L.-Cl. DE BRUGÈLES, *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*, Toulouse, 1746, p. 315 : L'abbé Jean I^{er}, grâce au concours financier de Géraud IV, comte d'Armagnac, « fit réparer et embellir magnifiquement l'église de cette abbaye, laquelle fut ensuite consacrée en 1218 par Garsie de l'Hort, archevêque d'Auch de 1214 à 1226 ».

À Berdoues, dans la partie restante de la galerie méridionale de l'ancien cloître aménagée en chapelle à la fin du XIX^e siècle, on remarque la présence de clefs de voûtes de forme torique, également évidées mais dépourvues de tout décor ; à Flaran, dans la salle capitulaire, construite dans le premier quart du XIII^e siècle, la clef de voûte est toujours circulaire mais comporte dorénavant un décor floral ; enfin, dans l'ancienne abbaye cistercienne de Planselve, près de Gimont, au-dessus d'une des travées formant le bâtiment des convers, la clef de voûte ronde n'est plus creuse mais pleine et décorée d'un bouton central d'où rayonnent huit sillons légèrement creusés (49).

La clef de voûte employée dans la maison de Beaumarchès appartient elle aussi à l'ancienne abbaye de La Case-Dieu, située seulement à quelques centaines de mètres de la maison. Elle ressemble beaucoup aux clefs de voûte que l'on trouve dans des édifices cisterciens de Gascogne dans la première moitié du XIII^e siècle, intéressants relais de l'architecture gothique dans le Midi de la France. Encore une fois, vestige et estimation chronologique peuvent aller de pair. Cela voudrait dire qu'à La Case-Dieu, l'apport des moines cisterciens de la région dans le domaine de l'architecture a pu se traduire par le voûtement sur croisées d'ogives d'une partie de l'abbatiale, comme à Flaran, ou d'autres bâtiments, comme à Berdoues, Planselve ou Flaran. On peut donc encore une fois rattacher la construction des bâtiments de l'abbaye de La Case-Dieu aux méthodes cisterciennes en cours en Gascogne centrale au début du XIII^e siècle.

Une sculpture gothique d'inspiration typiquement méridionale

Parmi les vestiges gothiques recensés de cette seconde série, on rencontre à nouveau des bases et des chapiteaux souvent complets, accompagnés de leur tailloir. On les retrouve sur la commune de Beaumarchès, à Marciac, à Plaisance, dans des propriétés privées et dans des édifices publics. Ils témoignent là aussi d'une qualité tout à fait comparable à la production contemporaine.

De nombreuses bases de colonnes sont conservées. Il y en a deux types. Sur le Monument de Cayron, ont été employées dans le mur extérieur deux bases circulaires accolées montées sur un socle rectangulaire (50). Il s'agit du premier type représenté seulement par cet exemple et par l'ensemble sculpté employé à la base de la chaire de l'église paroissiale de Marciac, sur lequel nous reviendrons plus loin. On peut remarquer que la mouluration de la base n'est plus tout à fait circulaire mais de forme biseautée et que la partie inférieure de la colonne maintenant disparue est soulignée par deux fines rainures circulaires concentriques. Le deuxième type, le plus important en nombre, comprend toute une série de bases polygonales, simples ou doubles, chanfreinées dans leur partie supérieure et décorées d'une ou plusieurs fines baguettes aplaties soulignant la base de la colonnette (51). Dans le mur du Monument de Cayron, les bases doubles sont engagées dans un socle rectangulaire qui comporte le même décor de fines moulures qui se continue sur sa partie extérieure chanfreinée. Elles pourraient appartenir à un pilier d'angle de cloître gothique. Il est donc intéressant de remarquer que les vestiges romans et – nous le verrons également plus loin – gothiques de La Case-Dieu permettent d'accréditer la thèse de deux cloîtres successifs dans l'abbaye, l'un appartenant à l'époque romane, l'autre à l'époque gothique.

En ce qui concerne les chapiteaux, il en existe là aussi de deux sortes. La première concerne trois chapiteaux de belles dimensions, rectangulaires et engagés primitivement dans un mur ou dans un support quadrangulaire. L'un deux est conservé à l'Office du Tourisme de Plaisance (52). Il s'agit d'un chapiteau d'angle, sculpté sur ses deux faces perpendiculaires. Le décor est exclusivement végétal et se partage en deux rangées superposées de feuilles de chêne, liées deux par deux ou trois par trois à partir d'une même tige horizontale. Les feuilles sont de petites

49. Pour plus de détails sur ces édifices cisterciens, cf. C. BALAGNA, *L'architecture gothique...*, op. cit., t. I, p. 56-98.

50. Dimensions des bases : environ 14 cm de diamètre au centre et 24 cm de diamètre total.

51. Nous retrouvons ces bases dans maints endroits : au Monument de Cayron, chez des particuliers situés sur la commune de Beaumarchès, à Ladevèze, dans l'église paroissiale de Marciac, ainsi que dans l'église Notre-Dame de la Croix de Marciac. Ces bases sont parfois surmontées de colonnes monolithes en marbre ou en pierre qui paraissent être les supports d'origine. Parfois, comme à la base de la chaire à prêcher de l'église Notre-Dame de Marciac, détaillée plus loin, on retrouve le socle, la base, la colonne et son chapiteau, parfaitement conservés. Notons aussi que les dimensions de ces bases sont quasiment les mêmes pour toutes : 15 cm de diamètre pour la colonnette au centre et 26 cm de diamètre total.

52. Le tailloir mesure environ 41 cm de long, 29 cm de large et 11 cm de haut.



FIG. 6. BEAUMARCHÈS, lieu-dit « Cayron », un chapiteau remployé. Cliché C. Balagna.

dimensions et présentent des découpures bien nettes et en fort relief. Ce type de composition se confond tout à fait avec les productions régionales de la première moitié du XIV^e siècle pour lesquelles on utilise un décor végétal naturaliste.

Au Monument de Cayron ont été remployés deux chapiteaux d'angle comparables. Le premier présente de larges feuilles plates desquelles naissent de petites tiges terminées par une sorte de gland et peut-être associées à des feuilles de marronnier (53). Sous l'angle supérieur (54), apparaît un visage encapuchonné aux traits simplement marqués (fig. 6). C'est à nouveau l'exemple d'un chapiteau appartenant au XIV^e siècle, mêlant ici la figure humaine, dont l'emploi est simplement ornemental, et la flore naturaliste. On en voit un très bel exemple au Musée de Mirande, où sont entreposés des chapiteaux doubles provenant du cloître de l'ancien couvent des Cordeliers de cette ville, aujourd'hui entièrement disparu (55).

Le second est également un chapiteau d'angle couvert de feuilles naturalistes, peut-être de l'aubépine, naissant sur l'astragale en larges feuilles épanouies à la découpe bien marquée et aux nervures saillantes (56). Ici aussi nous remarquons la qualité d'ensemble de la composition, très régulière, de même que la partie angulaire de forme circulaire, sans doute prolongée par une colonnette engagée. Cela est également le cas pour le chapiteau précédent bien que cela soit moins visible du fait du retournement de l'œuvre.

Les plus belles pièces appartiennent à la seconde série, composée de chapiteaux doubles ayant probablement appartenu au cloître gothique de La Case-Dieu, dont un chapiteau double au décor évoquant la sculpture cistercienne (57). En effet, la corbeille de forme tubulaire est pourvue de feuilles d'eau lisses peu saillantes qui se recourbent très fortement dans leur partie centrale pour soutenir une grosse boule qui paraît accrochée à la courbure de la feuille. La composition est élégante puisque chaque corbeille est sculptée de trois boules, une sur chaque face, placée en quinconce avec les boules situées à la base de l'abaque, toujours nu et mouluré d'un fort cavet entre deux méplats (58). Il s'agit à nouveau de la réplique d'une composition très utilisée chez les Cisterciens à la fin du XII^e siècle et dans le premier quart du XIII^e siècle : la feuille d'eau à boule, visible en particulier à Flaran, à l'entrée de la salle capitulaire, à l'Escaladieu, ou à Berdoues, dans ce qui reste de la galerie méridionale du cloître (59). Ici, en revanche, les astragales toriques ont disparu au profit d'astragales biseautés réunis par un tenon en pierre, et on voit apparaître une échine discoidale, ce qui permet d'attribuer cette œuvre à la première moitié du XIV^e siècle.

Deux autres chapiteaux témoignent du succès de la flore généralisée. Utilisés au-dessus de colonnes jumelles, ils sont surmontés du même abaque que le chapiteau double précédent et les astragales sont liés également par un même

53. Situé sur la droite, ce chapiteau mesure environ 39 cm de haut, 38 cm de long et 27 cm de large. L'astragale mesure environ 4,5 cm de large.

54. Il semble que le chapiteau ait été renversé lorsqu'il fut remployé dans le mur. En effet, au-dessus de la tête du petit personnage, nous avons affaire à un astragale biseauté, tandis que de l'autre côté, en bas, il s'agit d'un abaque de forme concave cantonné à nouveau par un astragale et par une moulure plate. D'ailleurs, le chapiteau qui lui fait face paraît être dans le bon sens. Mais alors, le petit personnage serait bizarrement disposé la tête en bas.

55. Ce fonds lapidaire a fait l'objet d'une étude détaillée dans C. BALAGNA, « Le fonds lapidaire du musée des Beaux-Arts de Mirande (Gers) », dans *M.S.A.M.F.*, t. LXI, 2001, p. 111-118.

56. Situé sur la gauche, ce chapiteau mesure environ 45 cm de long et 22 cm de large, la corbeille mesurant quant à elle 22 cm de haut. Le tailloir mesure environ 12 cm de haut tandis que l'astragale fait environ 7 cm d'épaisseur.

57. Dimensions du tailloir : environ 54 cm de long, 32 cm de large et 10,5 cm de haut. La corbeille mesure environ 25,5 cm de haut et l'astragale mesure 3 cm d'épaisseur. Quant à la colonne supportant l'ensemble, elle devait mesurer environ 16,5 cm de diamètre.

58. On rencontre ce type de tailloir au-dessus de chapiteaux provenant des cloîtres des couvents des Cordeliers de Mirande et d'Auch. Cf. C. BALAGNA, « Le fonds lapidaire du musée des Beaux-Arts de Mirande (Gers) », art. cit., p. 111-118 ; Mireille ANGLÉZIO-IHLEIN, *Auch médiéval : le couvent des Cordeliers*, mémoire de maîtrise d'histoire de l'art, Toulouse, 1998, 2 vol. et C. BALAGNA, *L'architecture gothique...*, op. cit., t. I, p. 337-340 et t. IV, p. 16-21.

59. Un chapiteau à boules est également conservé dans la Porterie de l'abbaye cistercienne de Planselve, à Gimont.

petit tenon. Pour le premier chapiteau (60), les deux corbeilles de forme cylindrique sont décorées au centre des trois faces de la corbeille d'une fleur, une marguerite à plusieurs pétales, rattachée à l'astragale par une tige, tandis qu'une autre longue tige aboutit sous l'abaque à six feuilles de lierre à plusieurs lobes placées aux angles et au milieu de la composition, à cheval sur la corbeille et sur le tailloir. On remarque également la présence d'une échine en forme de disque.

L'autre chapiteau double présente la même structure et les mêmes dimensions, mais les feuillages sont légèrement différents. La partie médiane de la corbeille porte des feuilles de chêne naissant de l'astragale et se rejoignant deux par deux au centre de chaque face, tandis que de longues tiges aboutissent aux mêmes feuilles plus aplaties et plus allongées réunies en bouquets aux angles et au centre de l'abaque et de la corbeille.

Le plus bel exemple de ce type de chapiteau se trouve conservé dans l'église de Marciac et a été réemployé à la base de la chaire (fig. 7). Par son volume, sa structure et ses dimensions, il paraît appartenir au même groupe que les deux chapiteaux précédents, bien qu'il ait été réalisé dans du marbre. En revanche, les bases doubles sont constituées d'un socle rectangulaire, d'une plinthe chanfreinée et de griffes d'angle triangulaires qui déterminent deux octogones sous la base moulurée d'un tore aplati décoré de deux baguettes aplaties. Deux courtes colonnettes en marbre sont posées sur ces bases et sont surmontées de deux chapiteaux coiffés d'un tailloir rectangulaire mouluré d'un méplat et d'un cavet.

Comme sur les deux chapiteaux précédents, les astragales biseautés sont reliés par un tenon de marbre. Les corbeilles sont tronconiques et lisses et comportent chacune dans leur partie médiane trois feuilles de lierre renversées naissant de l'astragale. De longues tiges partent également de l'astragale et aboutissent à des feuilles semblables situées au niveau de l'abaque et de la corbeille, aux angles et au milieu de la composition. Elles se rattachent aux feuilles médianes par des tiges plus courtes. L'échine en forme de disque est ici particulièrement visible.

Plusieurs éléments permettent de comparer ces œuvres avec d'autres, situées en Gascogne ou ailleurs dans le Midi de la France. Tout d'abord, les bases polygonales à baguette aplatie que nous venons de rencontrer appartiennent à la sculpture gothique en place dès l'extrême fin du XIII^e siècle et en vogue durant tout le XIV^e siècle. Celles qui sont visibles sur l'œuvre réemployée dans l'église de Marciac sont plus typiques et peuvent être datées de la première moitié du XIV^e siècle.

En effet, elles ont été diffusées dès la deuxième moitié du XIII^e siècle par les grands cloîtres canoniaux ou conventuels de la région toulousaine, en particulier les cloîtres des Jacobins et des Augustins de Toulouse, ou les cloîtres de Saint-Gaudens et de Lézat. Le cloître des Dominicains de Rieux, dont quelques vestiges ont été conservés à Rieux même, au Musée des Augustins ou chez des particuliers, permet d'observer la large diffusion de ce type de



FIG. 7. MARCIAC, ÉGLISE PAROISSIALE, base de la chaire, vue d'ensemble. Cliché C. Balagna.

60. Ce chapiteau, ainsi que le suivant, est situé chez le même propriétaire, à Beaumarchès. Le diamètre de la colonne disparue devait être de 16,5 cm. Le tailloir mesure 54 cm de long sur 32 cm de large et 11 cm de haut. La corbeille mesure environ 25,5 cm de haut, tandis que l'astragale est de 3 cm d'épaisseur.

mouluration. En Gascogne, le cloître des Cordeliers d'Auch (61) et celui des Cordeliers de Mirande (62) ne dérogent pas à la règle et témoignent d'une construction qui appartient sans doute à la première moitié du XIV^e siècle. Remarquons qu'une photo du cloître des Augustins de Marciac parue dans *L'Illustration* avant le démontage de 1910 montre des bases identiques (63). Ensuite, les chapiteaux qui surmontent les colonnes jumelles présentent avec ceux d'Auch et de Mirande de nombreuses correspondances. À Auch, on retrouve les corbeilles de forme tronconique, lisses, avec un décor de feuillages qui se situe plus particulièrement dans la partie supérieure, aux angles de l'abaque et au milieu des deux corbeilles. À Mirande, un élément mutilé montre la même structure.

L'étude de ces chapiteaux gothiques permet de faire de nombreuses remarques. Il s'agit de chapiteaux appartenant au cloître de l'abbaye de La Case-Dieu qui dut être réalisé dans le premier tiers du XIV^e siècle, comme en témoignent les bases polygonales, les chapiteaux doubles et le décor naturaliste qui laisse à nu une grande partie de la corbeille. Nous retrouvons ce type de compositions dans les grands cloîtres du Midi de la France de la première moitié du XIV^e siècle.

En effet, les grands cloîtres conventuels toulousains, comme celui des Jacobins et ceux des villes épiscopales et importantes de la région, comme ceux de Rieux, Auch et Saint-Gaudens présentent entre eux de nombreuses



FIG. 8. LADEVÈZE, détail de la clef de voûte. Cliché C. Balagna.

similitudes. Les bases prismatiques, les astragales biseautés, les corbeilles tronconiques et les échines circulaires sont les éléments communs de toutes ces productions. Elles sont le fruit d'ateliers de sculpteurs travaillant en série et diffusant dans toute la région le fruit de leur travail. Cette grande production a donc permis à des édifices plus modestes, comme les Cordeliers de Mirande, les Augustins de Marciac et les Prémontrés de La Case-Dieu de bénéficier de cet engouement pour la sculpture d'accompagnement gothique dans la première moitié du XIV^e siècle.

Nous terminons cette redécouverte du patrimoine monumental de l'ancienne abbaye de La Case-Dieu par une œuvre de grande qualité. Elle est réemployée dans une demeure privée de la commune de Ladevèze. Il s'agit d'une belle clef de voûte (fig. 8) dont on s'est servi pour élever le chaînage d'angle d'un poulailler. Sont encore visibles deux des quatre nervures de forme torique (64), les deux autres ayant été bûchées.

La clef de voûte de Ladevèze est à nouveau de forme circulaire et évidée en son centre, de manière à recevoir un décor. Il s'agit ici d'un visage masculin assez plat, aux traits grossiers: yeux étirés paraissant mi-clos, nez triangulaire, bouche simplement incisée, joues au modelé absent. De forme ovale, le visage est encadré par une chevelure abondante, traitée en mèches ondulées aplaties et séparées par une raie médiane et retombant sur les côtés du visage en formant un léger bourrelet qui pourrait rappeler de façon médiocre la « mode saint Louis », en vogue dans la sculpture gothique méridionale du XIII^e siècle et du début du siècle suivant (65). D'ailleurs, cette chevelure à la mode est marquée par la présence au milieu du front d'une frange traitée de façon stylisée, plate et sans aucun modelé, qui

61. Cf. M. ANGLÉZIO-IHLEIN, *Auch médiéval: le couvent des Cordeliers*, op. cit., et C. BALAGNA, *L'architecture gothique...*, op. cit., t. I, p. 337-340 et t. IV, p. 16-21.

62. Cf. C. BALAGNA, *L'architecture gothique...*, op. cit., t. I, p. 337-340 et « Le fonds lapidaire du musée des Beaux-Arts de Mirande (Gers) », art. cit., p. 111-118.

63. Cette photo est visible dans l'article de Georges COURTÈS, « La Société Archéologique du Gers et la sauvegarde du patrimoine (1891-1939) », dans *B.S.A.G.*, 1995, p. 350-374, et plus spécialement p. 367-369.

64. On peut d'ailleurs rapprocher ces départs de nervures de fragments conservés çà et là chez des particuliers habitant autour du site de l'abbaye. Ici, un morceau d'élévation montrant la présence d'un support central circulaire, une colonne engagée, accompagné de deux colonnettes tronquées. L'ensemble peut correspondre à un voûtement sur croisées d'ogives aux travées séparées par un doubleau. Là, deux voussoirs disposés l'un sur l'autre évoquent le profil d'une nervure torique.

65. Cf. Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc: la sculpture gothique, XIII^e-XIV^e siècles*, Toulouse, 1998, p. 45-117.

essaie d'imiter la frange bouclée des meilleures réalisations sculptées visibles en Languedoc dans la deuxième moitié du XIII^e siècle, en particulier dans l'ancienne église abbatiale de Villelongue, à la Tour de Constance d'Aigues-Mortes, au donjon de Najac ou dans les chapelles du chœur de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse (66).

En Gascogne centrale, nous retrouvons des visages identiques dans des édifices appartenant à la première moitié du XIV^e siècle, en particulier dans la Porterie de l'abbaye de Planselve (67) ou dans l'église paroissiale de Marciac (68). Encore une fois, nous avons là un vestige provenant sans doute de La Case-Dieu et appartenant à une campagne de voûtement menée dans la première moitié du XIV^e siècle, au moment où les formules de construction et décoration issues du gothique français commencent à se diffuser dans le Midi.

Conclusion

Avec les vestiges prégothiques et gothiques provenant de l'abbaye de La Case-Dieu, on peut juger des progrès réalisés dans la mise en œuvre de la sculpture, la taille des chapiteaux, l'épannelage des corbeilles, la mouluration utilisée, les décors employés. On remarque alors que les motifs ornementaux – feuilles lisses, feuilles à boules, palmettes renversées et volutes d'angle – disparaissent peu à peu pour laisser la place à des feuillages naturalistes, de bonne qualité, qui mettent en valeur la structure tubulaire du chapiteau, en harmonie avec le reste de l'élévation. C'est là toute l'évolution de la sculpture ornementale dans le Midi de la France, entre la fin de l'époque romane et les débuts du gothique.

De même, il faut noter l'importance de l'influence artistique des abbayes cisterciennes de Gascogne et du Midi de la France. En effet, la sculpture monumentale et la sculpture d'accompagnement visibles dans les constructions des moines de Cîteaux ont servi de modèles pour de nombreux chantiers non cisterciens, du XII^e siècle au XIV^e siècle. Les vestiges les plus anciens de La Case-Dieu procèdent de compositions cisterciennes : les bases et les socles sont similaires, l'épannelage des corbeilles des chapiteaux est identique. Quant à l'astragale torique, au tailloir non décoré, et au décor végétal à base de feuilles lisses, de boules, de pommes de pin, de palmettes renversées et de feuilles de fougère, tous ces éléments témoignent du succès des œuvres sculptées des moines blancs et de leur diffusion dans la région.

Cela s'explique tout d'abord d'un point de vue pratique. En effet, les moines prémontrés sont très proches des Cisterciens dans l'organisation de leur vie communautaire – présence de nombreux convers, important domaine foncier dégageant des revenus – et dans la construction de leurs bâtiments monastiques. Ils le sont aussi dans le domaine spirituel : l'idéal de sainteté recherché par les moines passe en effet par la pauvreté et l'austérité des moyens artistiques et de leur mise en œuvre. En ce qui concerne la sculpture, l'élégance et la variété des motifs trouvent leur place dans la nature et dans sa représentation et non dans l'utilisation de compositions historiées plus complexes, telles qu'on en rencontre dans les églises clunisiennes et dans les cloîtres canoniaux. En cela, les productions des abbayes cisterciennes de Gascogne aux XII^e et XIII^e siècles sont parfaitement représentatives et leur diffusion est un gage sérieux de reconnaissance et de qualité.

À l'époque gothique, cette évolution vers la représentation au naturel du végétal s'accroît, non seulement dans les constructions cisterciennes mais dans toute la sculpture religieuse. Cet élan est peut-être imprimé par les moines de Cîteaux, mais il l'est surtout par la diffusion dans les terres méridionales des formes décoratives du gothique du nord, présentes dans le Midi au travers de prestigieux édifices, comme les cathédrales de Toulouse, Narbonne ou Carcassonne ou les couvents des Mendicants, tels ceux de la métropole ecclésiastique toulousaine. En effet, les compositions antérieures, mêlées à la diffusion du gothique septentrional et à la présence d'artistes venus du royaume de France conduisent à des représentations de plus en plus réalistes de la flore existant dans la nature.

66. *Idem*.

67. Cette petite construction, d'une grande élégance, reflète, au début du XIV^e siècle, la diffusion en Gascogne centrale des formes du gothique rayonnant. Il est encore intéressant de noter que cette Porterie, qui fait l'objet d'un véritable raffinement dans sa construction et son décor, met en valeur l'accès à l'abbaye cistercienne de Planselve dont on a pu apprécier le rôle moteur de nombreuses décennies plus tôt. Cf. C. BALAGNA, *L'architecture gothique...*, *op. cit.*, t. I, p. 194-199.

68. *Ibidem*, p. 267-283.

Les éléments gothiques conservés de l'abbaye de La Case-Dieu en témoignent. Que ce soit pour les chapiteaux d'angle du premier type ou pour les chapiteaux doubles du second, on remarque cette volonté de s'approcher du réel, en même temps qu'une utilisation plus parcimonieuse de l'espace. En effet, les corbeilles s'allongent, les moulurations se font plus nerveuses, tant au niveau des bases, des chapiteaux que des abaques, et le décor végétal et floral n'apparaît plus que par touches irrégulières, non plus sur la totalité du matériau, mais simplement à quelques endroits particuliers, au centre de la corbeille, aux angles ou sous le tailloir, faisant alterner bouquets de feuillages et espaces laissés nus. Là aussi, les réalisations cisterciennes montrent la voie : le cloître de l'abbaye de Villelongue, dans l'Aude, dont il ne reste plus que la galerie méridionale, en est un parfait exemple. Appartenant à la première moitié du XIV^e siècle, il possède tous les ingrédients de cette sculpture d'accompagnement gothique que l'on retrouve dans de très nombreuses constructions, en particulier en Gascogne centrale.

Quant aux hypothèses chronologiques formulées, elles paraissent tout à fait plausibles : une première série de vestiges datant de la fin du XII^e siècle et du premier quart du siècle suivant appartient à l'église abbatiale romane dont la construction et la décoration ont été influencées par les édifices cisterciens contemporains de Gascogne, comme en témoigne l'ancienne église abbatiale de Flaran. Une nef de trois vaisseaux, dont les travées sont voûtées et séparées les unes des autres par des piliers cruciformes cantonnés de demi-colonnes engagées apparaît comme tout à fait envisageable. Sur le plan de la décoration, les chapiteaux de colonnes présentent une facture sobre et dépouillée, à base de feuilles, parfois enrichies de boules, de pommes de pin ou de clous rectangulaires. La sculpture monumentale, telle qu'elle a cours chez les moines de Cîteaux, s'exporte très bien auprès d'un autre ordre religieux contemporain : l'ordre prémontré. La Gascogne centrale apparaît alors autour de 1200 comme une région ouverte aux influences artistiques extérieures, en partie grâce à la forte implantation de nombreuses communautés monastiques. Le rôle essentiel joué par les Cisterciens dans la définition de l'architecture gothique méridionale est ici attestée et, à nouveau, les moines de La Case-Dieu ont bénéficié des recherches opérées à Flaran, Berdoues ou Planselve.

La deuxième série de vestiges fait état de campagnes de reconstruction, d'achèvement ou d'embellissement de certaines parties de l'abbaye de La Case-Dieu, en particulier le cloître, à la fin du XIII^e siècle et dans la première moitié du XIV^e siècle, dans le style gothique. En effet, les quelques bases, colonnettes, chapiteaux et tailloirs conservés s'inscrivent parfaitement dans le contexte artistique des années 1300. Comme on peut le voir dans tout le Midi, à la fois dans les communautés canoniales et dans les établissements réguliers, c'est le moment où l'on décide de reconstruire certains bâtiments, tels le cloître, dans le style gothique à la mode. Les bases polygonales à la mouluration nerveuse, l'allongement des corbeilles, la prédominance d'un décor naturaliste disposé par petites touches, la présence fragmentaire de la figure humaine utilisée à des fins ornementales, la nudité des abaques et des tailloirs sur lesquels débordent parfois quelques fragments de feuillages attestent une diffusion à grande échelle et sans doute de manière quasi-industrielle et standardisée d'une sculpture d'accompagnement qui perd petit à petit de sa vigueur et de son intérêt et qui annonce la naissance imminente des grands cloîtres flamboyants dans lesquels le décor se concentre sur la complexité du voûtement et des remplages, avec la disparition du chapiteau en tant qu'élément de structure et d'ornement.

Encore une fois, le modèle vient de l'extérieur, en particulier des grands cloîtres conventuels de Toulouse, et se diffuse en Gascogne centrale chez les Mendians installés dans les villes importantes et les sièges épiscopaux, à Auch, Mirande, Nogaro, Lectoure ou Condom. On se rend compte alors que le modèle cistercien initial n'a plus cours et que le message théologique et religieux des Franciscains et des Dominicains qui s'inscrit parfaitement dans le monde contemporain remporte un plus vif succès. À La Case-Dieu, lorsqu'on décide de construire ou de reconstruire le cloître dans le premier quart du XIV^e siècle, on s'inspire tout naturellement de la référence à la mode.

Grâce aux œuvres de La Case-Dieu à présent redécouvertes, nous pouvons mieux imaginer l'élévation et la décoration de certains bâtiments de l'abbaye durant le Moyen Âge. Cela a son importance car la communauté des moines prémontrés a sans doute joué un rôle éminent au cours de son histoire. L'étude des vestiges nous permet d'apprécier l'influence des formes artistiques sur la création du temps et de donner à la Gascogne centrale une place importante dans l'art médiéval du Midi de la France.